

XYZ. La revue de la nouvelle

Septembre

Claude Grégoire



Numéro 55, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4475ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grégoire, C. (1998). Septembre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (55), 42–43.

Septembre

Claude Grégoire

Un peu à l'écart des gens qui se pressaient en grand nombre sur le quai de la gare, des valises laissées çà et là sur l'aire d'embarquement, derrière les rires nerveux, les pleurs mal retenus et les accolades des familles qui se séparaient, devant tout ce remue-ménage qui précède l'arrivée d'un train qui n'est jamais le bon, ils étaient assis à même le sol contre le mur de la petite gare et septembre les séparait.

Ils parlaient peu. À tout moment, elle jetait un coup d'œil sur ses bagages : deux valises énormes, un sac de toile mal retenu par une ficelle prête à se rompre, son sac d'école qu'elle n'avait pas vraiment pu attacher. Parfois, elle fouillait dans son sac à dos ou dans son sac à main, étalait sur l'asphalte mouchoirs, crayons et cartes en tous genres. Elle en tirait une Du Maurier qu'elle allumait aussitôt, vérifiait si elle avait bien son billet de train. Puis elle replaçait ses affaires, refermait le sac ou la bourse. Sa main libre cherchait la sienne qu'elle serrait. Il regardait son visage aux joues rondes, sa peau si blanche. Sa bouche esquissait un sourire, ses yeux lui disaient merci d'être là pour ces quelques minutes encore.

Elle dit d'une voix qui se voulait rassurante que tout irait bien. Ils se verraient aux deux ou trois semaines, parfois moins, peut-être plus. Ils n'en avaient que pour trois mois comme ça, après quoi ce seraient les fêtes et ils pourraient être ensemble presque un mois ; puis la session d'hiver, tout janvier, tout février, tout mars... Sa mère devrait s'habituer à être seule à la maison. Sa session d'automne serait chargée au cégep. Ce soir, elle attendrait sur le perron de la porte le concierge qui arriverait environ une heure après elle pour lui ouvrir l'appartement.

Les colocataires qu'elle avait trouvés par l'intermédiaire de sa cousine seraient là demain. Tout irait bien.

Elle se tut avec le train qui arrivait à l'horizon. La voix nasillarde qui annonçait l'embarquement se perdit dans le brouhaha sur le quai.

Ils se levèrent et assemblèrent sacs et valises. Il transporta les deux lourdes valises qu'il posa le plus près possible de la voie ferrée. Elle chercha à nouveau son billet, vérifia encore une fois si elle avait toutes ses affaires. Il lui rappela de ne pas tarder à lui téléphoner le soir en arrivant. Le train s'immobilisait. Les gens se précipitèrent sur une porte s'ouvrant à quelques mètres. Eux se serrèrent longuement. Leurs lèvres se touchèrent, puis leurs joues, plus longtemps.

Les gens qui se pressaient les bousculèrent dans leur étreinte. Elle s'arma de toutes ses affaires et s'avança dans la cohue. L'embarquement fut arrêté quelques instants, puis reprit avec un couple de vieux qui monta lentement dans le wagon. Il la vit qui les suivait avec quelques bagages. Elle lui parut petite. Le chef de train, énorme, lui passa ses deux valises. Elle ne put saisir tout à la fois. Il y eut un moment d'attente; le chef monta à sa suite, l'aida à faire avancer ses valises. Puis le gros homme à casquette revint faire embarquer les autres voyageurs.

Par la fenêtre, il la vit qui prenait place dans la rangée éloignée. La vitre teintée ne lui permettait de voir que son ombre. Elle semblait placer ses affaires. Sa silhouette s'immobilisa sur un siège parmi les ombres qui couraient dans l'allée. Au bout d'un moment, on referma la porte du wagon et il perdit la silhouette de vue. Ses yeux s'embrumèrent.

Le train se mit en branle. Il fit signe de la main quand le reflet d'un nuage emplit la fenêtre qui s'éloignait. Le train s'étira, gris, blanc, gris, gris, se courba vers le haut. Bondit deux ou trois fois. S'effaça dans le ciel de septembre.